

SOIXANTE-DIX ANS POUR UN SIÈCLE

Jean-Robert Armogathe

Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

2019/4 n° 285 | pages 5 à 10

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130822004

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2019-4-page-5.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jean-Robert Armogathe

—
Soixante-dix ans pour un siècle*

Je voudrais d'abord saluer la présence du professeur Jean Mongrédien, fils du président-fondateur de la Société, ainsi que des professeurs Bercé et Constant, présidents honoraires. Je transmets les vœux et les excuses du professeur Marc Fumaroli, de l'Académie française, membre d'honneur de la Société.

Créée par des statuts déposés le 22 avril 1948, la *Société d'étude du XVII^e siècle* a tenu sa première assemblée générale le 15 octobre de la même année. Il y fut exprimé un vœu pressant : publier un bulletin, sous le titre *XVII^e siècle*, qui verra le jour en avril 1949. Deux personnes ont joué un rôle essentiel dans cette création, et il est justice d'en faire ici mémoire : l'abbé Marius-Henri Guervin (1891-1956), modeste ecclésiastique, médaillé de deux guerres, aumônier de la 4^e division d'infanterie, prisonnier évadé. Professeur de collège, aumônier des Petites Sœurs des Pauvres, l'abbé Guervin a joint à un apostolat généreux et discret des fonctions de chapelain dans des Ordres pontificaux (d'où le titre honorifique de « Monseigneur ») ; elles lui ont valu de nombreuses relations dans le Faubourg Saint-Germain – la Société a été créée et s'est longtemps réunie dans des salons particuliers, ceux de M. Philippe Remy, au 272 du Boulevard. L'autre fondateur fut Georges Mongrédien (1901-1980), haut fonctionnaire de la Ville de Paris et auteur fécond sur la vie sociale et artistique du XVII^e siècle. On relèvera dans le groupe fondateur l'absence d'universitaires, qui vont cependant très vite rejoindre la Société naissante.

Mgr Guervin, dans son allocution à la première Assemblée générale, a rappelé combien la Société a été fondée « dans la douleur » :

Dans ma cave de refuge, pleurant mon père tué et ma demeure détruite par les bombardements, je m'efforçais de retrouver courage dans le travail en compagnie des auteurs du Grand Siècle pour lesquels bientôt je rêvais une couronne de savants, d'érudits, d'admirateurs, acceptant de se grouper afin de faire mieux et plus connaître et goûter la culture française.

Les relations de Mgr Guervin ont attiré d'illustres patrons, le duc de la Rochefoucauld, le prince de Broglie, la baronne d'Astier de la Vigerie, née de Salignac Fénelon, le comte Ernest de Ganay..., qui ouvrent leurs salons et leurs archives de famille.

Quant au président Mongrédien, qui présida pendant quarante ans notre Société, il rappela comment « durant [ses] cinq ans de barbelés, [il était] resté

* Conférence prononcée devant l'Assemblée générale de la Société, en Sorbonne, le 9 février 2019, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la Société.

fidèle, autant que faire se pouvait, à [son] cher XVII^e siècle ». Dans le 4^e numéro de l'année 1981¹, Jean Mesnard, qui lui succéda en 1978, a tracé un brillant portrait de ce grand honnête homme, dont j'ai pu apprécier, à partir de 1971, dans les colloques marseillais du CMR 17, fondé par Roger Duchêne (1930-2006), l'impeccable érudition et l'affable obligeance envers les jeunes chercheurs. Jean Mesnard soulignait « sa remarquable compétence d'un historien doublé d'un critique littéraire, le grand talent d'un écrivain de race, et par-dessus tout un je-ne-sais-quoi fait de chaleur humaine, de brio, de panache ! » (p. 227). Il faut du reste compléter ce portrait par celui que traça pour le cinquantième anniversaire de la Société – que je présidais alors ! – Roger Duchêne (DSS, 1999, 203, p. 235-242).

À Mgr Guervin succéda Pierre Jaillet puis, pendant vingt ans, Jacques Morel. Lors du cinquantenaire de la Société, Marc Fumaroli a évoqué « cet homme-orchestre, qui faisait pratiquement tout, avec le dévouement illimité et l'ingéniosité artisanale qui a longtemps caractérisé la recherche française ». « La revue, poursuit Marc Fumaroli, a d'abord été un *one man's work*, un *labor of love* » (DSS 203, p. 243). En effet, jusqu'en 1978, le secrétaire général était en charge de la revue. Jacques Morel fut secondé par Marc Fumaroli et Alain Lottin, Madame Houdart de la Mothe restant pendant de longues années la vigilante trésorière de la Société.

Sous la couverture verte des années soixante, marquée d'un fleuron extrait de Cureau de La Chambre, la revue revêt une belle continuité : elle a longtemps reflété les activités de la Société, dans un louable équilibre entre littéraires et historiens. Les premières années sont d'ailleurs surprenantes par la variété des disciplines : architecture, art des jardins, musicologie (une rubrique « discographie » apparaît sous la plume de Norbert Dufourcq), économie. Sans doute le théâtre a la part belle, et Roland Mousnier veille sur les contributions historiques. Mais la spiritualité chrétienne, l'histoire des sciences, la philosophie ne sont pas ignorées. Le règne de Louis XIV est plus représenté que la première moitié du siècle, et la littérature néo-latine est complètement ignorée.

Le troisième centenaire de la naissance de Fénelon, en 1951, puis l'année Bossuet en 1952, voient de nombreuses activités, des émissions à la RTF et la participation de hautes autorités civiles et ecclésiastiques. L'éditeur encourage de « fécondes et vivantes discussions, dans une élégante objectivité ! », dont un bon exemple est le débat sur la *Vie de Molière* de Grimarest entre Pierre Melès et Georges Mongrédien, en février 1949.

Il faut souligner la variété « œcuménique » des intervenants : résistants héroïques, collaborateurs prudents, religieux et communistes : en 1953, Jacques Chevalier (1882-1962), qui fut secrétaire d'État à l'Instruction publique, puis à la Famille en 1940-1941, côtoie dans la revue le marxiste Lucien Goldmann (1913-1970), tandis que des pages de Marx sur le XVII^e siècle (dans *La Sainte Famille*, ch. 6, § 3) avaient été publiées dans les « Échos » de 1950.

1. La revue *XVII^e siècle* (DSS) est numérisée sur Gallica (1949-2000), puis sur Cairn (payant pour les cinq dernières années).

L'aspect international n'est pas oublié, ce qui est certainement le plus remarquable : dès l'origine, des correspondants sont trouvés à l'étranger : à l'Assemblée générale de 1949, à côté de Charles Bruneau, professeur à la Sorbonne (1883-1969), la parole est donnée à Germaine Brée (1907-2001, Bryn Mawr) ; en 1950, une « délégation » de la Société est créée aux États-Unis avec Henri Peyre (1901-1988, Yale) et Henry-Carrington Lancaster (1882-1954, Johns Hopkins). Si l'Allemagne est à peu près ignorée, la curiosité des rédacteurs parcourt bien des pays, allant jusqu'à signaler dans un journal suédois, un article en anglais sur les sources italiennes de Poussin. J'ai été très touché de trouver en 1956 (DSS 33, p. 633) un article de mon maître et ami Richard Popkin (1923-2005, alors à l'université du Connecticut) sur « L'abbé Foucher et les qualités premières », traduit par l'abbé Robert Lenoble (1902-1959 : sa mort prématurée a privé la revue de contributions neuves en histoire de la philosophie et histoire des sciences).

À partir des années soixante, sous la direction de Jacques Morel, secrétaire général de la Société, la revue se recentre davantage sur la littérature française. Les tables publiées tous les vingt ans sont révélatrices : entre 1949 et 1960, 13 % d'articles portent sur la musique (présence de Norbert Dufourcq), 8 % sur Fénelon, 7 % sur Pascal et sur le théâtre, 5 % sur l'histoire de l'art et l'histoire des sciences. Pour les vingt années suivantes, le paysage éditorial est modifié : 2 % sur la musique, 5 % sur Pascal, tandis que l'histoire des sciences et la philosophie ont à peu près disparu de l'horizon. Seule la publication des conférences (à partir de 1953, souvent dans des numéros doubles) apporte de la diversité (sur l'économie, avec Jean Meuvret en 1966, en 1970 sur la mer et la marine, en 1974 sur la famille avec Philippe Ariès). On relèvera en 1966 un numéro entier sur *François d'Orbay et la cathédrale de Montauban* (68 pages, avec le compte-rendu d'un ouvrage de l'auteur).

Un grand changement intervint en 1978, où Jean Mesnard succéda à Georges Mongrédien, avec deux secrétaires généraux, un historien, Yves-Marie Bercé et un littéraire, Roger Zuber, qui remplacèrent Jacques Morel. Cette année-là, dans son allocution pour les trente ans de la Société, Jean Mesnard constatait les importants changements survenus dans les trois décennies :

S'agit-il là d'un passé révolu ? (...) Notre connaissance du XVII^e siècle dans tous les domaines, historique, littéraire, artistique, philosophique, a fait au cours de ces trente années des progrès incroyables, révélant une multiplicité d'aspects insoupçonnés, une richesse propice aux interprétations, aux lectures les plus diverses.

La structure de la Société connaît alors sa principale mutation : une « commission des publications » est alors créée, qui va donner à la rédaction de la revue une plus grande autonomie par rapport à la Société. Les directeurs successifs (Jacques Truchet, Marc Fumaroli, Roger Zuber, Georges Molinié) assistés d'un rédacteur en chef (citons, au début, Philippe Sellier, André Blanc, Louise Godard de Donville), ont à cœur d'assurer une plus grande diversité. Leurs efforts ne sont pas toujours récompensés : les contributions du cinquantième anniversaire, en 1999 (sous ma présidence) constatent les acquis et les déficits.

Bruno Neveu, Joseph Bergin, Jean-Luc Marion et Marc Fumaroli avaient alors été sollicités. Il convient aujourd'hui de relire attentivement les communications de Jean-Luc Marion et de Marc Fumaroli.

Le philosophe reconnaissait les acquis, mais rappelait certains « déficits » : les grands débats sur l'interprétation de Descartes des années cinquante, qui ont culminé au Colloque de Royaumont en 1959 n'ont trouvé aucun écho dans la Revue. Pire encore, lorsque en 1962, quatre éminents historiens de la philosophie, Henri Gouhier, Geneviève Rodis-Lewis, Ferdinand Alquié et Yvon Belaval, furent convoqués pour dresser un état de leur discipline, aucun ne parla du débat qui les avait mobilisés pendant dix ans. Ce fut d'ailleurs le dernier cahier sur Descartes, au moment où les études cartésiennes redémarraient à travers le monde, spécialement aux États-Unis et en Italie. Marion rappelle ensuite que l'histoire de la philosophie moderne, entre 1947 et 1997, a connu au moins deux remises en cause essentielles : l'assaut mené par les « philosophies de la conscience » contre les « philosophies du concept » : Descartes, Malebranche, voire Leibniz, devenaient des obstacles à abattre, tandis qu'on lisait Spinoza. Montaigne, Gassendi, Pascal étaient alors passés dans le champ des littéraires. Ensuite, la périodisation en philosophie se décala par rapport aux études littéraires : le XVII^e siècle remonte désormais à la publication des *Essais* de Montaigne (1580) et s'achève vers 1678 avec la seconde édition de la *Recherche de la Vérité* de Malebranche (équipée de ses *Éclaircissements*). Ce dix-septième siècle déborde la France, il inclut Suarez, Bacon et s'étend aux Pays-Bas, à la Grande-Bretagne, aux territoires germaniques.

Les constats de Marc Fumaroli (« Souvenirs et témoignage ») rappellent les *Retractiones* d'Augustin (qui sont des « relectures » plus que des « rétractations » !). « Cette revue, pendant près de vingt ans, a été une partie de ma vie », dit-il pour introduire sa confession. « Peu doué pour le *management* et le travail en équipe, j'ai peut-être un peu trop fidèlement pris la relève de l'ami Jacques (Morel) –, quand je devins rédacteur en chef, puis directeur. » Son souci était alors de « répondre à la nouvelle critique, hostile par principe à l'Histoire et friande de systèmes ». « Cette réponse libérale », poursuit-il, « postulait implicitement l'alliance d'une érudition exacte, attentive aux faits, aux textes, à la bibliographie, et d'un scepticisme intuitif, le but étant de réduire les *a priori* qui nous refusent l'accès sincère aux phénomènes du passé et de laisser ceux-ci revivre dans leur mouvement originel et dans leur signification native. » Sous la direction de Marc Fumaroli, la revue a tenté de désenclaver chronologiquement le XVII^e siècle littéraire pour le situer dans la longue durée, jusqu'au *Seventeenth Century Revival* du XIX^e siècle, inauguré par Chateaubriand et Joubert. Elle s'est ouverte, bien sûr, à l'étude de la rhétorique, mais aussi à celle des genres littéraires ignorés ou sous-estimés par les canons classiques, comme les mémoires et les correspondances. Avec lucidité, Marc Fumaroli reconnaît aussi les déficiences de ces deux décennies :

Obsédé par le désenclavement chronologique, j'ai été beaucoup moins préoccupé par le désenclavement géographique [...]. La Revue est restée dans l'ensemble très gallo-centrique. La comparaison entre les phénomènes analogues dans les

littératures étrangères est restée rare. Et l'impasse faite sur la redécouverte du fonds néo-latin européen a entraîné le silence sur une autre découverte, celle de la République des Lettres.

Pionnier de ces recherches, Marc Fumaroli attribue ces impasses « aux frontières nationales qui dessinaient [...] le champ optique de la revue et de son comité de rédaction ». Il signale aussi d'autres lacunes : l'importance donnée au théâtre a réduit la place accordée à la fiction narrative et à la poésie. Et il conclut : « Le libéralisme sceptique que nous avons opposé aux dogmatismes des années 60-70 a parfois peut-être manqué de nerf. Dieu sait si la théorie est dangereuse. Mais à l'écartier trop systématiquement, on tombe aussi dans une forme de système. Je crois, dit l'illustre académicien, que dans l'ensemble, mes successeurs ont été moins timides et moins tâtonnants que je ne l'ai été. »

Parler des successeurs revient à me transformer, à mon tour, en mémorialiste improvisé. La prudence et la modestie m'imposent la brièveté. Ayant succédé à Nicole Ferrier, Jean Bérenger assura la présidence pendant trois ans, Daniel Tollet assurant avec efficacité le secrétariat général. Ils vinrent me trouver en novembre 1996 pour que je fasse fonction de président. J'acceptai d'autant plus volontiers que la Revue était dirigée par un ami de longue date, Georges Molinié. Le caractère multidisciplinaire de la Société n'allait pas sans tensions : entre littéraires et historiens, entre littéraires entre eux et historiens entre eux, entre parisiens et provinciaux, entre la Société et la revue. Je dois rendre hommage au Conseil d'administration et à la direction de la revue pour leur collaboration attentive à surmonter ces tensions, où mon rôle fut surtout d'être patient et d'opposer, souvent, une résistance passive à des initiatives partisans. Les secrétaires généraux, Daniel Tollet, Jean-Louis Quantin, Béatrice Guion me furent des alliés objectifs. C'est une Société pacifiée, m'a-t-il semblé, que je confiai en 2002 à Yves-Marie Bercé, à qui Jean-Marie Constant succéda de 2009 à 2016. Le rôle du secrétaire général, souvent assisté d'un adjoint, est capital. Laurent Susini et Carine Barbaferi ont parfaitement assuré cette tâche. Les trésoriers (et le commissaire aux comptes), avec beaucoup de discrétion et de rigueur, ont permis à la Société d'acquiescer et conserver les moyens de sa mission. Enfin, les directeurs successifs de la Revue, Emmanuel Bury, Alain Génétiot, Stéphane Macé et aujourd'hui Delphine Reguig ont su constituer des équipes, avec souvent de jeunes collègues, attentifs et efficaces.

Ce travail de la rédaction a permis de pallier les lacunes signalées avec tant de clairvoyance par Marc Fumaroli : ouverture internationale, y compris dans les comptes rendus d'ouvrages, soucieux de « formes mineures » en littérature, extension chronologique d'un « Grand Dix-septième siècle ». La Revue est résolument pluridisciplinaire, ouverte sur l'actualité scientifique étrangère, et fidèle à une tradition de haute tenue qui assure son succès inaltérable auprès des bibliothèques. Je dirai volontiers que je retrouve dans ces dernières années l'enthousiasme des origines pour un dix-septième siècle généreux et curieux, tout en restant en pointe de l'érudition.

La Société ne fut pas en reste dans son évolution : son conseil d'administration accueillit d'éminents amateurs du XVII^e siècle en dehors des cercles universitaires. La poursuite de l'université Interâges permit de diffuser à un public

attentif l'actualité de la recherche. Au prix XVII^e siècle vinrent s'ajouter des aides à des colloques, à la publication de thèses, puis à l'organisation de séminaires post-doctoraux. Dans le paysage culturel français, la Société joue tout à fait un double rôle : l'encouragement aux études et la diffusion de la culture.

Enseignants chercheurs, amateurs éclairés, français et étrangers, étudiants, chercheurs confirmés, jeunes conscrits et vieux maréchaux : la Société aujourd'hui présente un visage contrasté, à l'image d'un siècle inquiet qui fut d'abord celui de toutes les audaces.

Jean-Robert Armogathe
Correspondant de l'Institut
Président de la Société